Ce qu'on n'a jamais osé dire

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Ce qu'on n'a jamais osé dire / Francine Lavoie
Nom : Lavoie, Francine, 1955- , auteure
Identifiants : Canadiana 20200092103 | ISBN 9782897835217
Classification : LCC PS8623.A837 C4 2021 | CDD C843/.6–dc23

© 2021 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : Ms Jane Campbell / Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
leseditiersreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

FRANCINE LAVOIE

Ce qu'on n'a jamais osé dire

LES ÉDITEURS RÉUNIS

À la mémoire de ma mère, Marie-Ange Pelletier,
qui a su me donner le goût de la lecture et
de l'écriture dès mon plus jeune âge.

Prologue

8 novembre 1999

Maria tourne la page du calendrier qui est toujours en octobre, bien que novembre sévisse depuis déjà plusieurs jours. Une photo d'arbres dénudés apparaît. *Franchement, on aurait dû montrer quelque chose d'un peu plus réjouissant pour faire oublier l'intrinsèque tristesse de ce mois*, se dit-elle. En voyant la date du jour, elle réalise que dix ans sont passés, jour pour jour, depuis son dernier contact avec Julie.

Malgré le tourbillon de la vie, il lui arrive encore souvent de penser à elle. Elle revoit son visage souriant, ses yeux d'un bleu si profond qu'ils envoûtaient ceux qui s'aventuraient à les fixer. Des souvenirs de moments heureux passés en sa compagnie viennent voiler le regard de Maria.

Où est Julie ? Que fait-elle ? Est-elle seulement encore en vie ? Si elle l'était, n'aurait-elle pas fini par se manifester ? Beaucoup de questions, aucune réponse.

En ce temps de grisaille, tant dans sa vie que dans la saison, elle trouverait réconfortant de savoir que Julie est toujours

de ce monde, que le fort lien qui les avait un jour unies était encore bien vivant. Elle se dit qu'un jour, elle devra essayer de savoir ce qui lui est arrivé ou, encore mieux, de la retrouver.

1

Beauce, 8 mai 2010

— Une autre bière, Robert ?

— Non merci, Maria. Il se fait tard pour nous. On doit partir tôt demain matin, Sylvie et moi, pour aller aider Marco à déménager.

— Ah oui, c'est vrai, j'avais oublié que votre fils déménage demain. Vous êtes bien gentils d'être venus quand même. Je suis certaine que Léandre apprécie que vous soyez venus fêter son soixantième anniversaire. Ça lui fait toujours du bien de voir ses amis, d'autant plus qu'il est pas du genre à en avoir des centaines… On peut pas dire qu'il soit le candidat idéal pour s'inscrire à Facebook !

— C'est pas la quantité qui compte, mais la qualité ! intervint l'époux de Maria pour sa défense.

Robert et Sylvie partirent quelques instants plus tard, non sans avoir d'abord souhaité à nouveau un heureux anniversaire à Léandre et remercié Maria pour l'excellent souper.

Il ne restait maintenant plus qu'Anna, la mère de Maria ; les enfants de Léandre et Maria, Karine et Alexandre ; et la conjointe de ce dernier, Nathalie. Le jeune couple avait préféré laisser David, leur fils de quatre ans, à la maison. *Préféré* n'était peut-être pas le mot juste, car David, qui n'était pas d'humeur à sortir ce jour-là, avait tellement rechigné à l'idée de passer tout l'après-midi et la soirée chez ses grands-parents que ses parents n'avaient eu d'autre choix que de le laisser à la maison avec sa gardienne habituelle.

Léandre avait l'air heureux ce soir ; il lui arrivait parfois d'émerger de sa profonde tristesse pendant de courts moments. Cette journée du 8 mai 2010 resterait sans doute imprégnée dans sa mémoire et dans celle des gens qui l'aimaient. Tout s'était bien passé. Personne n'avait demandé à voir ses dernières peintures ; il n'avait donc pas eu à mentir pour cacher le fait que, depuis des années, il ne peignait presque plus. Maria s'était abstenue de lui rappeler de ne pas trop boire. Quant à Karine, elle avait été particulièrement attentionnée à son égard. Ensemble, sa fille et lui s'étaient rappelé de bons souvenirs ; ils avaient su éviter les mauvais, ce qu'il était de son côté rarement capable de faire.

Anna, invoquant la fatigue, parla à son tour de partir. Étant venue avec Karine, elle devait toutefois attendre que sa conductrice désignée soit également prête à rentrer. Depuis un an, Anna ne se sentait plus apte à faire le trajet entre Québec et Saint-Georges à la noirceur, sa vue n'étant plus ce qu'elle était. Au moins, se disait-elle, elle pouvait encore conduire le jour à quatre-vingt-quatre ans, ce qui n'était plus le cas pour bien des gens de son âge. De plus, elle pouvait toujours compter sur sa petite-fille, qui demeurait à deux pas de chez elle et qui se faisait un grand plaisir de prendre

le volant de sa voiture pour lui offrir un transport. Karine était fière de sa grand-mère et ne demandait pas mieux que de lui rendre service. Elle avait toujours admiré son ouverture d'esprit, son avant-gardisme et sa volonté de rester jeune et dynamique. Anna avait un peu ralenti ces dernières années, mais sa mobilité était encore bonne et ses capacités cognitives pouvaient être qualifiées d'excellentes. Bref, elle vieillissait bien.

À minuit, tout le monde était parti. Le salon et la cuisine de la résidence de Léandre et Maria portaient les traces évidentes de la fête qui y avait eu lieu. Malgré l'ampleur du ménage qui l'attendrait le lendemain, Maria se mit au lit, détendue et heureuse de la manière dont la fête s'était passée. Avant de s'endormir, elle se retourna vers Léandre et lui jeta un regard plein de tendresse.

11 mai 2010

Déjà, une année complète s'était écoulée depuis que Maria avait pris sa retraite de l'enseignement. Elle s'était dit qu'elle ne tarderait pas avant de faire un grand ménage de tout son matériel scolaire, tant celui qu'elle avait rapporté de la polyvalente que celui qu'elle avait accumulé au cours des trente-cinq dernières années dans son bureau à la maison. Toutefois, jusqu'à présent, Maria avait trouvé toutes sortes de raisons pour ne pas s'y mettre. Était-ce la fainéantise, la fatigue accumulée tout au long de sa carrière ou la peur de mettre un point final à ce qu'avait été sa vie d'adulte jusque-là ? Probablement un peu des trois. Bien sûr, sa vie ne s'était pas limitée à son travail, mais Maria y avait tellement mis de cœur et d'énergie qu'elle avait peur de se sentir vide

une fois qu'elle aurait mené à terme cette tâche titanesque de rangement et, surtout, d'élimination de ce qui vraisemblablement ne lui servirait plus jamais.

Ce matin, en déjeunant, Maria avait décidé qu'aujourd'hui serait le jour J, ou du moins qu'elle mettrait l'opération en branle.

Elle décida de s'attaquer premièrement à la pile de cahiers d'exercices qu'elle avait conçus au fil du temps pour ses élèves de troisième et de quatrième secondaire. *Attaquer* était probablement le bon terme à utiliser en pareille circonstance, car Maria devait se faire violence pour jeter le résultat de tant de labeur. Son premier réflexe avait été de tout mettre à la poubelle, mais peu à peu, elle s'était dit que, même si cela ralentissait énormément le processus, il vaudrait mieux garder certains de ces exercices, surtout ceux qu'elle avait créés avant l'avènement de l'ordinateur. On ne sait jamais ce que l'avenir nous réservera, ou plutôt quelle tangente notre vie prendra. Peut-être un jour déciderait-elle de publier des cahiers d'exercices à partir de tout ce matériel. Après tout, les façons d'enseigner l'anglais évoluaient pour le mieux, ou pour le pire, mais la grammaire, elle, ne changeait pas.

Maria avait aimé enseigner et gardait d'excellents souvenirs de sa carrière. Régulièrement, elle revoyait d'anciens élèves avec grand plaisir. Lors de ces retrouvailles, elle recevait leurs témoignages, en tant qu'adultes qui considéraient comme un atout de savoir maîtriser la langue de Shakespeare dans le contexte de leur travail et qui se montraient reconnaissants des apprentissages qu'elle leur avait permis de faire. Maria ne se faisait toutefois pas d'illusions, le principal artisan du succès de ces jeunes était eux-mêmes. Elle leur avait fourni les outils et ils avaient voulu et su apprendre à s'en servir.

Pour Maria, l'enseignement avait toujours été non seulement une activité intellectuelle, mais également une question de cœur. Bien qu'elle ait souvent été maladroite dans sa façon de l'exprimer, ou plus encore de ne pas l'exprimer, Maria était fort attachée à ses étudiants, particulièrement à ceux dont elle avait eu le privilège de suivre les progrès pendant plus d'une année. Il lui arrivait parfois de feuilleter ses albums de finissants avec beaucoup d'émotion. Elle ne s'était d'ailleurs pas encore demandé si elle allait conserver ou non chacun d'eux : ils étaient beaucoup trop précieux pour qu'elle envisage de s'en départir.

Maria ne put se retenir de jeter un coup d'œil à quelques-uns des plus anciens de ses albums et se souvint qu'elle avait eu de la difficulté à se séparer de ses premiers groupes d'étudiants. Elle ressentait leur départ comme une perte. Ce prix à payer qui vient avec l'attachement la ramena à une blessure de son enfance qui ne s'était jamais tout à fait cicatrisée.

Quand elle avait sept ans, son père était allé faucher à l'autre bout de la terre qui se trouvait en haut de la montagne. En fait, la terre des Poulin se divisait en trois parties. La première était en terrain plat, en bordure de la rivière Chaudière ; la deuxième avait un relief en pente, assez abrupte par endroits ; et la dernière était située sur un plateau. Ce jour-là, Mousse, le petit chien bâtard de la famille au pelage brun et aux oreilles pendantes, avait suivi Elzéar, le père de Maria, sans que celui-ci s'en rende compte. Mousse gambadait dans le foin, tout heureux de sa grande liberté quand, soudainement, la faucheuse l'avait happé, tranchant une de ses pattes arrière. Comme la scène s'était passée derrière lui et que son tracteur était très bruyant, Elzéar n'avait eu connaissance de rien.

Plus tard, Maria et sa mère, occupées à arranger les petites fraises qu'elles venaient de cueillir dans le champ derrière la maison, avaient aperçu Mousse descendre la montagne en clopinant. Elles avaient vite deviné ce qui s'était passé. Une fois rendu à la maison, Mousse, avec ses yeux exprimant à la fois amour et souffrance, les avait implorées du regard de faire quelque chose pour lui venir en aide. Quelques minutes plus tard, après avoir vu le chien estropié descendre la montagne devant lui, Elzéar était arrivé à son tour. Sa décision était déjà prise ; il était hors de question que Mousse poursuive sa vie sur trois pattes. Elzéar avait immédiatement appelé son frère Isidore, qui habitait la ferme voisine, pour lui demander d'apporter sa carabine .22. Quelques instants plus tard, lorsque le coup de feu avait retenti, Maria avait senti la balle l'atteindre en plein cœur. Mousse venait d'être exécuté par ceux qu'il aimait, ceux en qui il avait entièrement confiance.

Deux semaines plus tard, Elzéar avait ramené à la maison une petite chienne grassouillette que Luc, le frère cadet de Maria, avait aussitôt appelée Moussette. Maria ne s'intéressa jamais à Moussette, pas plus qu'à Benji, son successeur. Elle avait décidé de bannir les chiens de sa vie ; il valait mieux ne pas s'attacher à eux. Beaucoup plus tard, une fois devenue mère, ses deux enfants, Alexandre et Karine, avaient exprimé à maintes occasions le désir d'adopter un chien. Jamais elle n'y avait consenti.

Maria se remit à son ménage. La tâche étant colossale, elle ne devait pas se laisser distraire aussi facilement si elle voulait passer à autre chose avant la fin de l'été.

22 mai 2010

Deux semaines s'étaient écoulées depuis l'anniversaire de Léandre. Le lendemain de la fête, le nouveau sexagénaire avait cru en un retour de l'inspiration. Il s'était dirigé vers son atelier qu'il boudait depuis quelques mois, avait écarté les rideaux pour laisser entrer la lumière, avait ressorti ses pinceaux et avait entrepris de peindre un paysage printanier. Quoi de plus inspirant que le printemps quand on aspire à renaître ?

Hélas, la vague créatrice sur laquelle il surfait ne le supporta que trois jours. Léandre échoua rapidement sur le rivage où ses vieux démons l'attendaient comme toujours. Le jeune homme amoureux de la vie, sensible, charmant et charmeur, parfois espiègle, surtout avec Maria, s'était transformé en un être tourmenté, puis la déprime avait fini par envahir son âme et par étouffer toute sa créativité. Cette évolution se percevait facilement dans son œuvre pour tout observateur le moindrement attentif. Les toiles qu'il avait peintes dans la vingtaine étaient lumineuses, les teintes chaudes y occupaient une place de choix. Un sentiment de bonheur et de légèreté en émanait. Était ensuite venue une période où la violence des éléments avait pris toute la place : des océans en furie et des paysages où la végétation, les animaux et les êtres humains étaient malmenés par des vents destructeurs. Puis, plus rien. C'était la panne sèche depuis quelques années. Heureusement qu'il continuait de donner des ateliers de peinture dans le cadre des activités offertes par la ville, sinon il aurait probablement sombré. Le temps qu'il passait à préparer et à donner ses ateliers, au moins, il ne le passait pas à boire ou à ressasser

le passé. Boire l'aidait à faire taire le sentiment de culpabilité qui l'habitait en permanence depuis le 8 octobre 1981, date fatidique.

Dans sa jeunesse, le beau Léandre aux cheveux blonds et aux yeux bleus était la coqueluche de la polyvalente où il travaillait à temps partiel. Nul ne résistait à son charme, tant les élèves que le personnel de l'établissement. Dans ce contexte, aller au travail était pour lui une joie renouvelée chaque matin. Il préférait enseigner en début de journée afin de consacrer ses après-midi à son art.

La vie de Léandre avait basculé le jour où Jean-François, son fils cadet âgé de trois ans, s'était retrouvé au mauvais endroit, au mauvais moment. Les astres étaient indéniablement mal alignés ce matin-là. On aurait dit que tous les résidants du secteur s'étaient donné le mot pour partir à la même heure, obligeant ainsi Léandre à attendre et lui donnant par conséquent le temps de réaliser qu'il avait oublié quelque chose. S'il avait pu prestement prendre la route comme c'était habituellement le cas, Léandre n'aurait constaté son oubli qu'une fois rendu loin de la maison et n'aurait probablement pas rebroussé chemin, ou s'il avait choisi de revenir, il ne se serait pas engagé à reculons dans son entrée. Si le téléphone n'avait pas sonné en même temps que Léandre quittait le domicile conjugal, Jean-François n'aurait pas échappé à la surveillance de sa mère et ne se serait pas retrouvé dans l'entrée. Si Maria était partie avant Léandre, ce qu'elle faisait la plupart du temps, Jean-François aurait été à la garderie, et non à la maison. Compte tenu de ces faits, toute personne croyant au destin, à la fatalité, se serait sentie moins coupable. Léandre n'y croyait pas du tout. Il était l'unique responsable de cette tragédie, il avait manqué de prudence. Le souvenir

de ce qu'il avait vu lorsqu'il était sorti de son véhicule pour vérifier ce qu'il venait de heurter le hanterait pour le reste de ses jours.

26 mai 2010

— Léandre, à quelle heure est-ce que ton atelier finit demain après-midi ?

— Je sais pas exactement, Maria. Normalement, je devrais avoir terminé aux alentours de quatre heures, mais ça se peut que je doive prolonger à cause des questions des participants, je devrais plutôt dire de la participante. Il y a une dame qui en a toujours mille à me poser et qui écoute pas les réponses la plupart du temps… Pourquoi tu me demandes ça ?

— J'avais pensé qu'on pourrait aller souper au restaurant demain soir. Je me dis que je mérite bien un congé de cuisine après toutes les journées que je viens de passer à faire du ménage. Qu'est-ce que tu dirais si on invitait Robert et Sylvie à venir avec nous autres ? On pourrait en profiter pour souligner l'anniversaire de Sylvie, c'est dans quelques jours seulement.

— D'accord. Je vais m'arranger pour être de retour à temps. Bon, je dois partir ! À plus tard !

Maria était soulagée d'avoir réussi à convaincre Léandre aussi facilement. Il arrivait souvent à son mari de se replier sur lui-même et de refuser de voir quiconque. Travaillant dans un domaine tout à fait différent, Robert arrivait parfois à faire sortir Léandre de son univers pour l'entraîner dans le sien et l'éloigner, ne serait-ce que momentanément, de

ses angoisses. En fait, Robert et Léandre, qui s'étaient connus par l'entremise de leurs épouses, amies depuis leurs années d'université, s'entendaient très bien. Léandre aimait la passion dont Robert faisait preuve dans son travail, la protection de la flore et de la faune. Quant à Robert, il admirait le talent créateur de Léandre et ne désespérait pas qu'un jour ce talent refasse surface.

27 mai 2010

Sylvie et Robert étant disponibles, tous se retrouvèrent à l'Index à dix-huit heures le lendemain.

Une fois les commandes passées, Léandre et Robert engagèrent la conversation autour de la pêche, loisir qu'ils appréciaient tous deux et auquel ils s'adonnaient parfois ensemble. Étant peu intéressées par le sujet, les deux femmes amorcèrent une conversation parallèle.

— Puis, comment se passe la retraite, Maria ?

— Plutôt bien ! Si tu savais à quel point je suis heureuse de plus être obligée de suivre un horaire. Je me sens libre de faire ce que je veux, quand je veux.

— Et qu'est-ce que tu fais ? s'enquit Sylvie.

— En fait, pas grand-chose jusqu'à maintenant, répondit Maria en riant. Je dors comme un loir. J'ai jamais autant dormi de ma vie. Quand je finis par me mettre en marche, je fais du grand ménage. Disons que c'est pas un luxe, je tournais un peu les coins ronds depuis quelques années.

Mais j'y vais mollo ! Si ça me tente d'arrêter et de m'asseoir sur le patio pour écouter les oiseaux et contempler le paysage ou pour lire, je le fais.

— Même si le ménage, ça me semble pas ce qui a de plus *trippant* à faire, toi, t'as l'air d'aimer ça. En tout cas, laisse-moi te dire que t'as l'air très relax, je dirais même zen.

— T'as raison, je me sens bien. On dirait que faire le ménage de la maison me permet en même temps de faire du ménage en moi. En fait, il manque peu de choses à mon bonheur ces temps-ci. Mais bon, il faut être réaliste, le bonheur parfait, ça existe pas. Toi, de ton côté, comment ça se passe à l'école ?

Sylvie était curieuse de savoir pourquoi Maria avait laissé entendre qu'il lui manquait quelque chose pour être parfaitement heureuse. Elle se demandait ce que ce « quelque chose » pouvait bien être. Léandre étant présent et Maria ayant déjà changé de sujet, elle n'osa pas la questionner davantage. Elle se dit que si son amie voulait lui en parler, elle le ferait à un autre moment. Ou peut-être pas… Maria n'avait jamais aimé exhiber ses états d'âme.

Tout en discutant avec Sylvie, Maria ne pouvait s'empêcher de surveiller Léandre du coin de l'œil. Elle le trouvait serein ce soir. Elle se prit à espérer qu'il se remettrait à la peinture, pour de bon cette fois. Il lui fallait transformer en créativité l'angoisse qui l'habitait plutôt que de tenter de l'engourdir dans l'alcool. Des moments d'évasion tout simples comme ceux qu'il vivait maintenant étaient un baume, une parenthèse dans sa douleur, mais il faudrait quelque chose de plus pour que Léandre émerge véritablement de sa langueur.